

Transcription d'entretien

Olivier Lussier

Julien Defraeye, chercheur principal

Olivier Lussier, auteur de *Cariacou. Manuel de chasse à l'usage des poètes*

22 avril 2024

Sherbrooke, Québec

Julien Defraeye : Bonjour Olivier Lussier.

Olivier Lussier : Bonjour.

JD : Merci de nous accueillir chez toi à Sherbrooke pour cet entretien. Alors on va parler de cet ouvrage, *Cariacou*, qui a été publié chez Les éditions de ta mère à l'automne 2023. Et cet ouvrage, il s'intéresse bien évidemment à la question de la chasse, à la pratique de la chasse, puisque *Cariacou*, le titre que tu nous donnes, c'est l'autre nom du chevreuil, le cerf de Virginie. C'est bien ça ? Et cet ouvrage, moi, une chose qui m'a tout de suite interrogé, c'est le sous-titre : *Manuel de chasse à l'usage des poètes*. C'est un format, on en a un petit peu parlé, c'est un format qui est très hétéroclite, c'est à dire qu'on retrouve des anecdotes de chasse, on retrouve la poésie, on retrouve certaines considérations éthiques, on retrouve certaines contextualisations historiques, on retrouve des « trucs de chasse » comme tu les appelle, et encore des recettes de cuisine à l'intérieur. Au milieu de tout ça, on retrouve un petit peu de cuisine. Mais un manuel, c'est avant tout un texte qui a une certaine visée pédagogique. Est-ce que toi, tu souhaites transmettre quelque chose, transmettre un savoir sur la chasse ou même peut-être sur autre chose à travers ce manuel-là ?

OL : Mais c'est, je pense que ça s'inscrit dans une... Pis d'ailleurs, en fait, même dans la forme du texte, on voit qu'on est très ancré dans l'oralité. Puis y a cette notion-là de transfert de connaissances, de transfert de savoirs dans l'oralité. Du savoir oral que finalement je suis peut-être le premier de ma gang de chasseurs à mettre ça sur papier, tu sais fait que dans ce sens-là c'est un manuel. Mais parce que aussi la section des « trucs de chasse » comme on parle des anecdotes évidemment. Mais la chasse c'est aussi attendre dans le bois. Pis y a très peu de manuels qui nous préparent à cette attente-là, à cette solitude-là. Ouais.

JD : C'est beaucoup de ça, beaucoup d'attente.

OL : C'est majoritairement ça, en fait. Donc, l'action de chasser, c'est surtout attendre. Dépendamment évidemment du type de chasse qu'on fait. Dans ce livre-là, je parle beaucoup de

chasse à l'affût. On pourrait faire aussi de la chasse fine, ça donnerait un livre, une œuvre complètement différente. Je pense que Christian Guay-Poliquin, dans son dernier livre, la grosse scène de chasse, c'est de la chasse à l'affût. Ils sont dans une cache, ils attendent, ils s'endorment, l'original arrive. Mais la chasse fine, ça va donner complètement autre chose, tu sais. Mais là, c'est une chasse dans une posture bien spécifique, celle de l'attente, celle de l'automne qui s'installe, celle de novembre, celle du froid. Fait que dans ce sens, oui, pour moi, c'est un peu un manuel de se préparer non seulement physiquement, mais aussi psychologiquement. Parce que la chasse va être...

JD : Plus psychologiquement que physiquement. *[rires]* Est-ce que ce texte-là, il est en partie ou peut-être même en totalité autobiographique ?

OL : On est vraiment, on s'inscrit dans l'autofiction. Beaucoup d'anecdotes inspirées de ma vie, mais aussi quelques détails romancés. Donc je navigue sur ces frontières, sur ces lignes fines.

JD : Ouais, c'est ça. Entre les deux. Tu parles beaucoup de l'influence de la chasse sur toi, sur ta personne. Et surtout une chose qui m'a intéressée c'est, tu parles de l'influence de la chasse sur le langage depuis que t'es petit, tu dis « les enfants normaux » et je cite le texte, « les enfants normaux disent maman », puis « lait », c'est probablement les premiers mots qui sortent de la bouche des enfants. « Et moi, je disais estie de gros buck ». *[rires]* Est-ce que la chasse a conditionné ton rapport au monde ? Donc, à travers le langage mais peut-être aussi autrement.

OL : Oui, oui. Je pense que c'est aussi quelque chose que je me suis fait un devoir d'aborder dans le livre, tu sais ? Ma perspective du monde a été influencée non seulement par la chasse, mais aussi par le monde masculin. Le premier modèle que j'ai eu, les modèles que j'avais quand j'étais garçon, c'était mon grand-père, mon oncle, mon père. Ces hommes-là qui m'ont influencé, donc il y a un peu de tout ça aussi. Moi comme jeune garçon, mes modèles, donc y avait les modèles masculins évidemment, mais plus précisément les modèles du chasseur. Donc c'est un peu ça, c'est de mettre en contexte dans quel environnement moi j'ai grandi, puis comment ça a pu avoir un effet sur ma perception du monde.

JD : Et sur la langue aussi.

OL : Oui, évidemment.

JD : Si on parle de l'enfant, il y a aussi une phase de transition chez toi qui est liée à la chasse. C'est à dire que tu évoques le moment du passage à l'âge adulte à travers la chasse. C'est ce passage à l'âge adulte, c'est souvent un moment qui est assez récurrent dans les histoires de chasse. On le retrouve souvent, cet enfant qui va devenir adulte. Souvent tuer, capturer sa première proie, ça va équivaloir à devenir adulte en quelque sorte. Et tu dis, je cite encore ton texte : « C'était par la chasse que se créait mon seul contact avec le monde adulte ». Est-ce que ça s'est passé comme ça pour toi ? Est-ce qu'il y a eu une transformation, une espèce de maturité, une initiation, que ce soit de manière pratique ou de manière symbolique, mais qui est passée par la chasse dans ton développement, dans ton passage à l'âge adulte ?

OL : Ouais. Dans ce texte-là spécifiquement, justement ça fait la suite de ma réponse précédente. Mais le seul contact que j'avais avec le monde adulte, c'était par la chasse, c'était par ce moment-là où mon père me sortait de la maison, puis qu'il faisait son espèce de devoir parental, de libérer ma

mère de son petit garçon qui courait partout, puis mon père m'emmenait dans la cache. Et puis c'est aussi, comme on disait avant l'entrevue, je viens d'un milieu plus ouvrier. Mon père avait très peu de temps pour s'occuper de nous, mais quand c'était le temps de la chasse, il se libérait. Il avait des heures accumulées, il faisait des heures supplémentaires le reste de l'année pour avoir du temps pendant la chasse. Fait que là, c'était le moment qu'il donnait une pause à ma mère. Donc oui, le contact avec le monde adulte. Puis le monde adulte aussi, les hommes qui pouvaient m'influencer auquel je m'identifiais. Donc tout ça a changé aussi avec les années. Ma perspective a changé mais à cette époque-là j'imagine que c'est normal. Je ne suis pas anthropologue ou sociologue mais je sentais que la personne qui me représentait, c'était les hommes, je m'identifiais à eux. Donc, forcément eux étaient chasseurs, donc c'est comme ça que ça m'a influencé. Le passage à l'âge adulte c'est aussi fait, je trouve ça intéressant en fait je n'avais même pas perçu ça comme ça, mais mon premier chevreuil dans le texte, il y a peut-être cette transition-là. J'ai 14 ans, je suis mon premier chevreuil, puis je ne me souviens plus exactement, mais à la fin, je parle de tout ce qui me reste finalement de ce moment-là, c'est que mes mains picotaient, puis ça sentait le fer. Cette image-là que ceci représente peut-être dans le livre. Le passage à l'âge adulte, je trouve ça intéressant, je ne l'avais pas aperçu comme ça.

JD : Écoute, je suis content de te faire voir ces choses dans ta propre œuvre. *[rires]* En se rappelant des premières sorties de chasse, et on vient de l'évoquer. Tu parles aussi des amis de ton père dans ce groupe de chasseurs qui se retrouvent chaque année pendant la période de la chasse. Et tu parles à un moment d'un personnage Ti-Claude, à l'instar d'autres personnages dans ce groupe et Ti-Claude, il a presque un toc de langage là. C'est à dire qu'à chaque fois qu'il va commencer une phrase, il commence par « t'sais, dans le temps ». Et ça, donc, c'est en quelque sorte le début de sa phrase qui va lancer, qui va raconter l'histoire de chasse, les sorties de chasse précédentes. Est-ce que la chasse pour toi c'est aussi un regard sur le passé, un regard presque nostalgique sur peut-être une tradition qu'on est en train de perdre ?

OL : C'est une bonne question. Tout à fait. Moi, je pense que c'est un regard sur le passé, mais je pense que ça montre aussi Ti-Claude dans ce contexte-là, c'est le personnage qui est un peu rétrograde, par opposition au progressisme. En fait, c'est quelqu'un qui est plus ancré dans la tradition. « Dans le temps c'était donc ben mieux, tout était mieux dans le temps ».

JD : Ouais, ouais. C'est toujours ça. *[rires]*

OL : Là je commence dans ce texte à planter les premières graines qui vont montrer peut-être un peu plus la position du narrateur dans le livre. D'être un peu en opposition de cette tradition-là. Ceci étant dit, est ce que la chasse est une activité ? Évidemment la chasse ça vient ancrer, puis c'est aussi peut-être quelque chose qui serait bénéfique pour plusieurs chasseurs de remettre en question certaines pratiques, tu sais, autant au niveau de l'éthique qu'au niveau des stratégies d'approche des chevreuils. Il y a beaucoup de ça dans l'espèce de tradition orale, on a tout le temps fait ça de même. On va continuer à faire ça de même. Des fois c'est important de remettre ça en question, autant dans sa posture de chasseur que dans la société en général, oui.

JD : Oui, absolument oui. Si on continue sur cette idée de toujours faire ça comme ça a toujours été fait. La chasse c'est aussi, tu l'évoques beaucoup dans *Cariacou*, c'est aussi une affaire de transmission intergénérationnelle. Et souvent dans l'histoire de chasse, c'est souvent de la figure paternelle vers le fils. C'est souvent ça et ça semble être le cas aussi pour toi dans *Cariacou* et tu dis

que malheureusement en quelque sorte, tu dis « j'ai presque tout oublié de comment arranger un chevreuil de ce moment précis où mon père m'apprenait fièrement à glisser la lame de mon couteau entre la peau de la bête et l'enveloppe des organes en faisant attention de ne pas percer l'estomac avec la pointe, presque tout oubliée. Je me souviens juste de la brûlure du sang chaud qui remplissait l'abdomen du cadavre sur mes mains gelées d'enfants ». Donc le souvenir un petit peu que tu viens d'évoquer jusque-là, est-ce que pour toi le fait que ces souvenirs-là soient un peu oubliés, soient un peu partis ? Est-ce que t'as l'impression qu'il y a une rupture dans cette chaîne de transmission entre ton père et toi, et probablement entre ce que son père lui avait appris à ce moment ?

OL : Dans ce texte-là précisément auquel on fait référence, c'est vraiment au niveau, c'est l'impact de l'adrénaline d'avoir récolté son premier animal, qui est mis en lumière dans ce passage-là que finalement de tout ce moment-là je me rappelle que de très peu de choses techniques. Des choses que je vais avoir revu plus tard, que mon père va m'avoir renseigné plus tard. Mais à ce moment-là, la seule chose qui me reste, c'est les sensations, c'est l'odeur, c'est la sensation de brûlure. Puis je le sais que je l'ai arrangé ce chevreuil-là, mais est-ce que ça s'est vraiment fait ou pas au final est ce que c'est un rêve ou pas ? Tout ça est très flou, tu sais. Donc la transmission, c'est aussi ça, tu sais, c'est aussi les émotions, c'est aussi les sensations là. Puis je le sais que mon père, probablement que à ce moment-là il était tout à fait conscient qu'il allait devoir me le remontrer l'année d'après. Je n'avais pas le devoir absolument de m'en rappeler à ce moment-là. Puis il était conscient de tout ce que ça impliquait. Mais c'est intéressant de nommer comme ça, vraiment de le voir.

JD : Et tu racontes un autre souvenir. Il y a beaucoup d'anecdotes-là qui reviennent vers ton enfance. Tu racontes un autre moment où vous êtes tous les deux en voiture, et vous apercevez sur le côté de la route un gros buck, et c'est ton père qui conduit, vous allez vous arrêter, puis toi tu vas sortir le fusil et tu vas manquer la cible pour une raison qui est assez simple, c'est que le cran de sûreté est enclenché. Donc forcément tu ne peux pas tirer à ce moment-là. Et il y a ton père à ce moment-là qui rit et, je cite le texte, « d'une espèce de fierté mélangée à de la gêne d'avoir fait de toi un fanatique de la chasse aussi intense que lui ». C'est un peu contradictoire comme émotion, on a plusieurs choses qui rentrent en compte. Alors pourquoi est-ce qu'on a à la fois de la fierté et de la gêne dans cette espèce de transmission de la passion de la chasse ?

OL : Ben, parce qu'à ce moment-là mon père, c'est comme si c'était la première fois que cet homme avait l'opportunité de s'observer lui-même par quelqu'un d'autre. Donc il y avait cette fierté que je lui ressemble, mais aussi cette espèce de honte, que lui, il n'y a pas toujours des comportements qui sont considérés comme étant exemplaires au niveau de la chasse et de l'éthique de chasse. Donc je pense que c'est là qu'il est fier de son fils, mais en même temps il se dit « mais qu'est-ce que j'ai fait ? » *[rises]*.

JD : Ouais, c'est ça. C'est le miroir, l'effet miroir qui, d'un coup, peut choquer. T'as parlé il y a un instant de toutes ces figures masculines qui ont entouré l'expérience de chasse, quand t'étais enfant, mais t'évoques aussi, à l'inverse de ça, t'évoque aussi ta mère qui pendant la saison de chasse, tu l'as évoqué il y a quelques secondes aussi, ta mère qui reste à la maison avec tes sœurs à cuisiner en écoutant de la musique, tu le dis dans ton texte et tu dis, je cite le texte : « J'aurais aimé ça du plus profond de mon cœur, mais j'aurais fait semblant que non, pour pas avoir trop l'air d'aimer les affaires de filles ». Alors, est-ce que la chasse, en un sens, c'est une idée particulière de la masculinité qui est peut-être plus traditionnelle, qui est peut-être plus virile également ? Et du coup

alors, tout ce qui serait pas perçu comme viril, comme traditionnel, serait peut-être en quelque sorte comme indigne de la chasse ?

OL : Moi, je trouve ça super intéressant que t'as relevé cet extrait-là parce que pour moi, c'est un extrait qui est super important dans le livre parce qu'après ça, je veux dire les bons mots. J'essaye de mettre en contexte la raison pour laquelle les femmes sont absentes du récit. Puis en même temps en parallèle, c'est un récit qui pour moi dénonce un peu les stéréotypes de genre, la masculinité toxique, ou du moins les stéréotypes de masculinité en général.

JD : Ouais.

OL : Mais je trouvais ça bizarre comme posture de vouloir faire ça, puis en même temps en invisibilisant les femmes du récit. Donc c'est dans ce texte que je mets la table à ça. Peut-être que j'aurais à cette époque-là personne m'a demandé ce que j'avais envie de faire, tu sais ?

JD : C'était juste naturel. T'étais l'homme, donc tu partais avec les hommes.

OL : Je partais avec mon père. Sincèrement, il y a des moments où je me dis probablement que ma grande sœur aurait été plus à sa place de prendre ma place. D'aller à la chasse avec les gars, puis moi je serais resté à la maison avec ma mère. Mais il y avait même pas cette possibilité. On prenait pour acquis que j'étais, puis après c'est dans mon for intérieur. Tu sais c'est quoi ma position à cette époque-là je suivais. C'est vraiment une réflexion qui est venue plus tard, de qu'est-ce que j'aurais voulu faire ? Mais clairement, peu importe, je n'aurais jamais osé dire que je préférais les choses de filles.

JD : T'avais bien compris les codes en quelque sorte. Les hommes partaient à la chasse, puis les femmes restaient à la maison.

OL : Ouais, j'avais compris ces codes.

JD : Et pour continuer sur cette idée de la masculinité un peu traditionnelle, un peu virile, tu parles aussi beaucoup de la « vraie » chasse. La « vraie » chasse, tu l'as appelée la « misère », la misère en quelque sorte, c'est à dire un petit peu une espèce de lutte contre la nature. Est-ce que la chasse doit nécessairement être ça pour être une vraie chasse, entre guillemets, on doit lutter contre la nature, on doit miser un petit peu ?

OL : Ben je pense pas du tout en fait, je pense que c'est très rétrograde [*rires*], de voir les choses comme ça. Mais je comprends. Mais puis ça, ça s'inscrit encore dans l'espèce de mythes, ou de rendre la chasse plus grande que ce qu'elle est réellement. Ça peut être une activité de survie, mais est-ce que vraiment c'est par là qu'on définit le chasseur ou même que le chasseur ? J'ai plus l'impression que c'est une tentative un peu vaine de définir sa propre masculinité, dans résister aux éléments, puis rester dehors face au froid, puis il y a cette espèce de notion-là de battre tout, les animaux inclus. Fait que oui mon père... Puis là encore une fois, c'est un petit clin d'œil à ces hommes-là qui disaient « la vraie chasse, c'est la misère. La vraie chasse, c'est de se faire mouiller sur la tête ». Puis pourtant en parallèle, je n'en parle pas dans le livre... Mais les aînés, eux, on les laisse. Mon grand-père chassait à partir de la cabane à sucre. Tu sais, lui avait une chaufferette. Donc il y avait comme les vieux... parce qu'il avait eu la vie dure quand il était jeune, qu'il fallait le mériter.

JD : Il fallait passer par cette étape de la misère un petit peu pour avoir une chasse plus agréable, plus vivable. Alors, on a la pratique de la chasse, il y a l'événement de la chasse, mais il y a aussi le récit, l'histoire de chasse qui vient après la chasse. Et tu parles aussi donc de cette expérience-là de raconter la chasse. Et tu dis qu'il y a des règles qui sont bien particulières, il y a des règles bien précises. Je cite ton texte : « il faut exagérer avec les yeux ronds mais pas trop se prendre au sérieux, il faut boire du café, il faut rester longtemps dans le bois au frotte pour accumuler les anecdotes ». Est-ce qu'au final, l'histoire de chasse, elle ne serait peut-être pas même aussi importante que la chasse en elle-même ? C'est à dire que là, quand tu racontes cette histoire-là, t'es en train en quelque sorte de te placer toi-même dans ton propre récit en tant que héros. Est-ce que ça, ce n'est pas plus presque aussi important que la chasse en elle-même ?

OL : Je pense que oui, définitivement. Parce que la chasse, on récolte juste une bête par année, fait que ça fait quand même une quantité d'histoires assez limitée. Mais tu sais la raison pour laquelle... Puis justement, dans le début du livre, j'en parle. Mais justement, la cantine, là où mon père m'apporte « les rumeurs ». C'est ce lieu là où à chaque jour les gars, ils se rencontrent là, puis ils ont quelque chose à se dire. À chaque jour il y a des histoires de chasse qui émanent de leur temps passé en forêt. Fait que oui, ces histoires-là sont aussi importantes sinon plus que la bête récoltée au final.

JD : Ouais. Et si on continue sur cette idée de l'histoire de chasse, tu mentionnes à un moment dans ton dans le groupe de chasseurs des amis de ton père, voilà un des amis qui dit, qui commence son récit par « Hey, j'en ai manqué un ostie de beau aujourd'hui » et là tout de suite, dans la phrase suivante, tu dis « tous les yeux se rivent sur lui en une fraction de seconde ». Il y a cette phrase qui d'un coup va attirer l'attention tout de suite sur cet ami-là. Qu'est ce qui fait ce pouvoir du récit de chasse ? Qu'est ce qui fait que le récit de chasse réussit tellement à captiver son auditoire ?

OL : C'est bon. Je pense que c'est vraiment par la passion commune. Il y a les gens qui sont là, c'est déjà des adeptes de chasse, ils sont toutes là pour l'ostie de gros buck fait que à partir du moment où y en a un qu'il prétend l'avoir vu ou l'avoir manqué ? Ben nécessairement, ça l'attire. Oui, ça l'attire. Le regard et l'attention.

JD : Ouais. Et dans ton récit, tu intègres aussi d'autres récits qui ont été écrits avant toi, et non seulement des récits, mais aussi des textes scientifiques, c'est à dire que dans *Cariacou*, tu vas citer à plusieurs reprises, et même parfois de manière assez extensive, plusieurs textes scientifiques comme *La faune des Laurentides* d'André Pelletier (1968) qui est sur notre table juste là, et que tu remercies d'ailleurs à la fin de ton recueil, est-ce que c'était important pour toi d'asseoir l'écriture de *Cariacou* sur la science pour apporter en quelque sorte une espèce de crédibilité scientifique à ton texte ?

OL : Il y a quelque chose qui m'intéresse vraiment beaucoup dans ce type d'écriture aussi. Éric Plamondon, c'est un écrivain qui m'a influencé. Éric Plamondon fait ça aussi, il va mêler un peu les faits historiques. J'adore ça. Professionnellement, moi, je suis ingénieur de formation. Puis pour moi, ça fait vraiment un beau... de mêler la science et la poésie, ça fait partie de ma vie, donc que ça se reflète dans mon livre, c'est juste cohérent. Est-ce que c'était important pour donner une crédibilité au livre ? Je n'ai jamais pensé à ça, je n'ai jamais voulu donner une crédibilité supplémentaire. Pour moi, ça reste un livre de poèmes qui parle de chasse.

JD : Ça reste de la fiction ?

OL : C'est fait de façon assez décomplexée aussi. Mais si je peux avoir du fun en l'écrivant d'aller chercher ces références-là, c'est quelque chose que je trouve intéressant. De citer aussi *La faune des Laurentides et ses implications économiques*, pour moi, c'est un beau clin d'œil aussi à à quel point les choses ne changent pas finalement, tu sais, ça l'a été écrit en 1968. Puis il y a certains longs passages de ça, puis c'est pour ça que je le cite exhaustivement dans certains, ou de façon plus approfondie, entre autres au début du texte sur le braconnage, parce que ce qui est écrit dans ce livre-là sur le braconnage. C'est la même chose aujourd'hui. Ça dit à ce moment-là que ce n'est pas viable à long terme, le braconnage ne peut pas fonctionner, ce n'est pas une pratique qui est durable, puis pourtant c'est encore la même chose. Puis la perception des chasseurs c'est la même chose. À ce moment-là il dit, je le cite de mémoire mais n'importe quel chasseur de plus de 30 ans qui dit qu'il a pas braconné c'est soit parce qu'il est ignorant ou parce qu'il n'y a pas eu l'opportunité de le faire. C'est encore ça aujourd'hui, en 2024.

JD : Ouais, ouais. Et si on continue sur cette idée de la crédibilité de ton récit, ou peut-être de penser à la réception critique qu'on a pu avoir de ton œuvre, est-ce que tu étais inquiet de la réception de ton œuvre ? Par les lecteurs, mais aussi surtout par les lecteurs qui feraient partie de la communauté des chasseurs ?

OL : J'y ai pensé. Je ne le sais pas encore à ce jour, comment ce livre a pu être perçu par des instances gouvernementales comme la Fédération des chasseurs et pêcheurs. Je sais qu'il y a des copies qui leur ont été données en service de presse. Mais ils n'ont pas fait de suite à ça. Jamais. Je ne sais pas exactement. Je pense que les *chasseurs chasseurs*, ils ont aimé ça.

JD : Qu'est-ce que c'est un « *chasseur chasseur* » ?

OL : Les gens qui ne sont pas des biologistes ou qui ne sont pas comme des militants pour les bonnes pratiques de chasse, comme les chasseurs, comme les personnages qu'il y a dans le livre. Il y a des gens qui venaient aux salons du livre à Montréal, à Québec, des vrais chasseurs qui me montraient des photos de leurs bucks sur leur téléphone cellulaire. Puis là qui me demandaient une dédicace. Fait que ces gens-là, ça a résonné avec eux. Après, des gens comme...j'oublie son nom, mais il y a un biologiste. J'ai oublié son nom. Je ne sais pas c'est quoi sa perception du livre. Il a dit qu'il allait le lire. On le lui a envoyé aussi en service de presse. Il a dit qu'il allait le lire mais je ne pense pas que les puristes, ils trouvent ça pertinent que ce genre de livre se retrouve puis qui soit distribué. C'est ça que j'ai l'impression. Après je ne l'ai pas écrit pour eux. *[rises]*

JD : Est-ce que tu l'as écrit pour les chasseurs ? Alors, ton public, qu'est-ce que tu visais comme public quand t'as écrit ça ? Est-ce que tu visais un public ? Ou est-ce que t'as juste écrit ce texte d'ailleurs ?

OL : Je pense que j'ai eu vraiment de la misère à m'imaginer le lecteur in fabula, là, tu sais, mon lecteur parfait. J'avais ben de la misère à voir exactement ce qu'était son profil parce que j'étais très prétentieux avant de sortir ce livre. Je me disais, il ne doit pas en avoir beaucoup au Québec – des chasseurs-poètes. Je dois être un des seuls de cette espèce-là.

JD : Ouais.

OL : Mais c'était tout à fait faux. Des chasseurs-poètes, il y en a une tonne, il y en a vraiment plus qu'on pense.

JD : Donc, t'as au moins eu ça comme retour de la part de tes lecteurs.

OL : Ben oui, c'est intéressant parce que moi-même qui a écrit ce livre avec un objectif assez avoué de déconstruire les stéréotypes de genre, les stéréotypes de chasseur, mais aussi les stéréotypes du poète. Tout jouait avec ça. Ben moi-même, je réalise que j'étais pris dans un stéréotype encore plus profond : le chasseur-poète, c'est une figure en voie d'extinction, ce n'est pas vrai du tout.

JD : On a parlé de l'enfant qui faisait miroir avant, donc c'est le livre qui a fait un petit peu miroir pour toi de ce côté-là.

OL : Ouais vraiment. Puis le contact avec les gens aussi, tu sais, dans les salons, puis avec les lecteurs, puis de réaliser que c'est pas spécial. C'est très cohérent aussi quand on y pense, je veux dire, mais ouais, c'est un peu prétentieux de ma part de penser que...

JD : C'est bien si c'est au moins ça a pu de permettre d'être plus terre à terre. C'est très intéressant. On a parlé des textes scientifiques il y a un instant. Tu évoques également les naturalistes qui ont étudié les chevreuils, le cerf de Virginie depuis le XVIII^e siècle, puis t'en cites un certain nombre, t'as fait des recherches quand même assez extensives à Gulielmus Piso, Mathurin Jacques Brisson, Albertus Seba, Carl Linnaeus et peut-être encore le plus connu, George-Louis Leclerc de Buffon, c'était le seul, je dois avouer, c'était le seul que je connaissais avant cela, et une partie de l'époque, une partie des travaux de cette époque-là... Tu racontes que c'est une pure affabulation que certains de ces animaux sont sortis tout droit des fantasmes de ces chercheurs qui sont composés, qui sont comme des collages un peu hybrides de différents animaux. Est-ce que tu penses que cette part d'affabulation de l'animal ? Est-ce que ça a eu une influence sur la construction de la chasse dans l'imaginaire collectif ? Ou peut-être même sur la mystique qui entoure l'animal, la bête qu'on est en train de poursuivre ?

OL : Je ne sais pas, hein ?

JD : Est-ce que toi, dans ton imaginaire, ça a influencé cette...

OL : Non, je ne pense pas. J'ai fait ce travail-là surtout pour ce travail de recherche d'abord pour essayer de comprendre l'origine du mot « cariacou ». Puis après, j'ai trouvé ça vraiment fascinant de voir tout ça pis peut-être qu'il y a dans tout ça... Ben tu sais, à l'époque en fait, ce qui manque à l'histoire-là, c'est cette espèce de différenciation des familles d'antilope, puis de cerf de Virginie, ils étaient au Brésil, ils pensaient que c'est un cerf finalement. Fait que comme tout ça que j'ai trouvé vraiment intéressant, est-ce que ça l'a affecté ? Je ne pense pas que ça a affecté ma perspective de chasseur. Ceci étant dit, maintenant qu'on en parle, cette idée-là d'un monstre, c'est une image qui est utilisée fréquemment, un ostie de gros buck qui disait que c'est un monstre tu sais, mais ça cette idée-là est intéressante de chasser, d'aller à la chasse pour le monstre. Essayer de pogner ça, c'est intéressant quand même. Il y a peut-être un parallèle là à faire.

JD : Ouais, c'est très intéressant. Je vais isoler une citation dans *Cariacou*. Tu dis que selon toi « la chasse, c'est une grande mise en scène ». Tu utilises ce terme-là, est-ce qu'il y a quelque chose de théâtral peut-être dans l'activité de la chasse selon toi ? Tu parles plus loin encore, je te donne une autre citation, tu parles plus loin d'une attente perverse et vigilante du moment où la bête convoitée se présente à l'appât et meurt. Est-ce qu'il y a quelque chose là, est-ce qu'il y a une mise en scène comme tu l'as...

OL : Oui, je trouve vraiment que y a une c'est une grande mise en scène, c'est une pièce de théâtre : les chasseurs se déguisent en arbre, je reviens souvent, mais y a cette notion-là. C'est tellement théâtral. Puis d'être caché dans le bois, c'est aussi très enfantin, on parlait de la virilité, puis il y a quelque chose de l'ordre du jeu, tu sais, du jeu de théâtre aussi, mais du jeu avec l'animal, puis comme j'imagine l'animal arriver, puis là le rideau se lève, puis l'animal se fait abattre. Puis là il y a les rubans rouges, tu sais, il y a quelque chose de très théâtral, de très grandiose et mythique dans la chasse, puis la mise en scène de soi. Marcher dans le bois sans faire de bruit, c'est tellement comme de l'extérieur. Quelqu'un verrait ça... Qu'est-ce qu'il fait ? Donc, puis d'un autre côté, ça pourrait être aussi vraiment très incarné si on voyait ça d'un point de vue que c'est une activité de survie. Mais là, dans le monde contemporain en 2024, se déguiser en camouflage, se mettre du maquillage, marcher dans le bois sans faire de bruit, ça l'a quelque chose de très théâtral puis qu'il ne faut pas prendre au sérieux non plus. Tu sais, il faut être capable de... les gens qui prennent trop ça au sérieux, un peu comme la poésie. C'est là que je fais le lien aussi entre la chasse puis la poésie. C'est « prenez-vous pas trop sérieux » tu sais ?

JD : Ouais, c'est peut-être une bonne morale ça, absolument. Donc si on continue sur ce sujet de la chasse et cette mise en scène, il y a aussi une partie de la chasse qui est imitation, c'est à dire tu parles de la pratique du call, c'est à dire le fait d'appeler l'original en imitant son brame. Et tu dis que donc « l'imitation d'un cri de fond en détresse est utilisée pour attirer une mère inquiète, et une mère permet d'attirer un père. Un call de femelle en chaleur disant qu'elle est œstrus et qu'elle est prête à s'accoupler peut aussi être efficace pour attirer un mâle. » Est-ce que le call, c'est tromper l'animal en quelque sorte dans ses instincts les plus primaires, celui de la défense de ses petits, bien évidemment, mais aussi celui de son appétit sexuel on essaye de le tromper.

OL : Ouais, absolument. Puis tu sais que d'autant plus s'ajoute à ça le fait que... on le voit dans la temporalité de la chasse. Ce qui est intéressant d'avoir la chasse à l'automne, c'est que c'est pendant le rut, c'est pendant la période de reproduction. C'est là que les mâles vont être plus actifs, vont être plus *responsive*, ils vont répondre plus activement au call, aux mises en scène, encore une fois, tu sais la mise en scène de la femelle qui serait là, qui serait prête à se reproduire, à s'accoupler, ou à l'autre buck qui serait là pour la même femelle ? Les bucks deviennent territoriaux. Donc c'est ça qui fait un attrait de la chasse, puis du moment de l'année où ça se passe. C'est vraiment dans ce cas-là, c'est dans un contexte sportif. Là tu sais, dans un contexte où il y a une interaction avec l'animal qui est possible alors que le reste de l'année, les chevreuils vont être moins actifs, vont moins répondre à ce type d'appel.

JD : Ouais, et tu pousses donc cette réflexion là sur le call, sur l'appel de l'animal. Tu le pousses encore plus loin, c'est à dire qu'il y a une entrée qui est assez drôle, donc dans *Cariacou* où tu renverses complètement le problème et tu dis, et je cite ton texte, « si quelqu'un allait à la chasse à l'humain, quelle serait sa stratégie ? Imiter les cris de bébé en pleurs, préenregistrer la voix d'une femme qui dit qu'elle aimerait baiser ou encore reproduire la voix d'un homme qui en confronte à un autre ». Et je crois que même en plus la citation va beaucoup plus loin où tu parles d'offrir des iPhones gratuits, et cetera pour attirer, ça va beaucoup plus loin dans ta réflexion, mais tout ça pour te demander est-ce que nous aussi en tant qu'humain là, tu parlais de *responsive*, est-ce qu'on répond aussi aux mêmes appels instinctifs que l'animal ?

OL : Ouais mais puis en fait ce texte-là précisément que tu cites, ça fait appel, ça fait référence à ça exactement. Je me suis dit, « si quelqu'un allait à la chasse à l'humain, qu'est-ce qu'il ferait ? » Donc la mise en contexte, le bienfait à la chasse, on fait des *calls* pour imiter des cris petits, pour imiter des femelles en chaleur, pour imiter des bucks qui veulent se battre. Ben là c'est ça que quelqu'un qui irait à la chasse à l'humain ferait. Puis je me dis ben non, tu sais, on est déjà des proies. Ce qu'ils font, c'est des *giveaways* d'iPhones, des *deals* sur les télévisions plasma de 62 pouces, une plateforme permettant l'auto-promotion. Je fais référence à Instagram ou Facebook. On est déjà des proies en fait. Ouais, je dirais toutes les stratégies de *marketing*, la publicité, c'est de réduire l'humain à sa plus simple expression qui est juste. Il y a une force de travail qui lui permet d'avoir de l'argent, puis il devient une proie aux yeux des gens de marketing pour dépenser son cash.

JD : Ouais, ouais. On parle souvent du capitalisme prédateur. L'image revient souvent dans nos discours. Et pour continuer donc sur cette idée de capitalisme prédateur, tu parles aussi donc de ces techniques de chasse. Et une des techniques de chasse, c'est donc utiliser de l'urine de chevreuil pour attirer d'autres chevreuils. Et tu dis que les études ont démontré que la pisserie d'humain dans un faux grattage, elle est aussi efficace que la piste de chevreuil pour attirer les *bucks*. Et tu rajoutes encore qu'au prix où s'est vendu dans le magasin, alors je ne suis pas au courant des prix, mais tu dis qu'au prix où s'est vendu dans le magasin, pisser dans un faux grattage, c'est une solution radicale au capitalisme à l'inflation. Évidemment, très drôle. Est-ce que pour toi la chasse, c'est une activité anticapitaliste en quelque sorte, d'une manière ou d'une autre ?

OL : Comme en fait, comme à peu près tout. Ça peut être une activité anticapitaliste, ça peut être aussi 100% une activité capitaliste. Il y a un des textes que j'écris qui fait un peu référence à ça, c'est que j' imagine que je suis très anticapitaliste en allant à la chasse. Mais finalement, je veux dire, ça dépend de comment, au même titre que ça, ça dépend de comment on fait l'activité. Si quelqu'un dit, « hey, moi j'aime faire mon jardin parce que je veux être autonome », ou du moins avoir une certaine forme d'autonomie alimentaire, puis comme si cette action-là était nécessairement anticapitaliste. Mais là, si tu vas au magasin puis que tu t'achètes 10,000 pièces d'équipement pour avoir ton jardin en arrière de chez vous, ce n'est pas anticapitaliste. Peut-être que ça va te permettre d'atteindre l'autonomie alimentaire, mais c'est pas anticapitaliste. Tu pourrais aussi faire les *dumpsters*, ça serait plus anticapitaliste. C'est toujours dépendant de la façon dont tu pratiques l'activité de c'est quoi ton approche. Je pense que on peut faire tout avec une approche anticapitaliste. Sauf peut-être vendre des télévisions plasma. *[rires]* Il y a certaines choses qui sont plus difficiles, mais on peut tout faire, en récupérant. On a produit assez dans notre société, puis là on s'éloigne du livre quand même. On a produit assez de patentes-là pour dire qu'on est capable d'avoir un mode de vie qui s'éloigne du capitaliste qui est beaucoup plus autonome. La chasse fait partie de ça. Tu sais aujourd'hui pour moi aller à la chasse, je ne dirais pas que c'est anticapitaliste, mais je n'enrichis pas de grandes corporations en allant à la chasse parce que j'ai déjà tout mon équipement. Mais c'est très difficile comme question...

JD : Absolument, absolument. T'as raison, on sort un petit peu de ton livre. On pourrait passer des heures à parler de capitalisme. Puis comment sortir de la grande roue du capitalisme ?

OL : Comment sortir ? Exact.

JD : Tu dis aussi à un moment que tu vas à la chasse, souvent pour t'échapper. C'est une échappatoire, et tu nous dis que « le travail, l'épicerie, le ménage, les brassées de linge sales, ça

m'angoisse tellement que je vomis dans ma bouche et je vomis dans le ciel ». Est-ce que notre mode de vie ou notre quotidien en quelque sorte, il y a une part d'insatisfaction dans le quotidien, et la chasse, ça permet de répondre à cette routine qui parfois nous dépasse, là où nous pèse en quelque sorte ?

OL : En fait, la chasse permet de s'échapper à cette routine-là.

JD : Ouais.

OL : Est-ce que c'est la chasse, l'activité ? Je ne pense pas. Je pense que je milite à dire que ça prend une activité qui ne s'inscrit pas dans la routine, qui ne s'inscrit pas non plus dans le capitalisme, on y revient, mais où on est réduits à notre force de travail. On est réduits à notre capacité de produire. La chasse, oui, en fait partie, mais pour moi, la création, c'est un acte de résistance. Oui, dans ce contexte-là, ça a été la chasse, mais la chasse aurait pu être remplacée par n'importe quoi d'autre qui permet l'autodétermination, l'émancipation de soi, qui permet de s'échapper des structures oppressantes.

JD : Et donc on revient encore sur le capitalisme. Mais si on revient sur ces techniques de chasse, tu parles beaucoup de l'évolution des techniques de chasse à travers les âges et tu vas revenir jusqu'au XVIII^e siècle, particulièrement aux États-Unis, et donc la structure de la chasse s'inspirait un petit peu de l'aristocratie européenne à cette époque-là. Et ces aristocrates, ils s'imposaient des contraintes dans la pratique de la chasse pour la rendre en quelque sorte, l'adjectif que tu utilises, c'est plus « solennelle ». Et tu expliques un petit peu plus loin à la page suivante, tu dis, « il faut offrir à son adversaire » qui est ici la bête, « offrir à son adversaire une chance honnête de s'en sortir ». Moi, j'avais lu un article, ça m'a fait tout de suite penser à un autre article que j'avais lu de Denis Thouard. Il parle d'une espèce d'« asymétrie proportionnée », c'est à dire qu'évidemment dans le rapport de force on a un décalage entre la bête et le chasseur, on a un décalage, mais il ne faut pas que le décalage soit trop grand parce que sinon on perd ce qui fait la chasse en quelque sorte. T'as parlé de ton équipement. Est-ce que l'arrivée de la technologie qui est de plus en plus développée pour la chasse également, est-ce que ça nous fait perdre les vraies origines de la chasse, de ce rapport de prédation ?

OL : Ouais, c'est vraiment intéressant comme question. L'extrait que tu viens de citer, c'est un peu une traduction libre que je me suis permis d'interpréter parce qu'il n'y avait pas de traduction directe à ce qui s'appelle le *Fair Chase Statement* qui a été écrit par Théodore Roosevelt. Puis ça gagne du *Boone and Crockett Club*. Moi j'ai traduit le *Fair Chase Statement* par « chasse à la loyale ». Donc je me suis permis de le traduire comme ça. Puis c'est exactement ce à quoi tu fais référence, c'est des enjeux qui sont de plus en plus présents, qui sont omniprésents même. On parlait de la Fédération des chasseurs de pêcheurs tantôt. Je sais que ces gens-là se questionnent activement à savoir quels dispositifs de chasse sont légaux ou ne le sont pas actuellement. Je ne suis pas tout à fait à l'affût des législations, mais je sais qu'il y a des enjeux par rapport aux caméras de chasse qui sont installées dans le bois, puis qui envoient, qui *broadcastent* des photos qui sont prises en temps réel sur les téléphones cellulaires. Je pense qu'au Québec, la législation fait en sorte qu'il doit avoir un décalage entre le moment où la photo est prise, puis le moment où on la reçoit. Parce que sinon, vraiment, c'est des dispositifs technologiques qui feraient en sorte que, je disais, on pourrait installer une carabine sur un bras robotisé qui la déplacerait, puis tirer à distance, mais là ça rend la chasse une activité qui n'est plus du tout loyale. C'est là aussi que j'en reviens souvent à l'approche éthique.

Souvent les législations, c'est le minimum qui doit être fait. Minimalement, ce qui doit être fait, c'est ça. Puis après, c'est une éthique, puis je reviens aussi à l'image de tuer une mère, hein ? Tuer une femelle qui a un petit. Oui, on a le droit de tuer des femelles. Il y a des permis de chasse au cerf sans bois. On appelle ça le cerf sans bois, on a tout à fait le droit d'abattre une mère, une maman chevreuil. Est-ce que c'est éthique ou non en fait ? Ouais, c'est là qu'il faut avoir la réflexion. Il faut considérer le cheptel. Et tous ces codes éthiques, son éthique personnelle. J'en parle aussi dans le livre, c'est de savoir ce qu'on fait exactement avec ça ? Donc, c'est minimalement la loi nous impose ce qui est selon moi minimal. Oui, il faut avoir la réflexion sur toute la technologie qui évolue, ça rend la chasse plus facile.

JD : Donc, il y a une ligne qui est très, très fine entre l'éthique et la légalité qui ne sont pas nécessairement placées au même endroit.

OL : Exact. Puis moi j'ai rencontré des chasseurs qui m'ont dit « ah, mais dans ce livre-là tu chasses à l'affût avec des appâts, ça c'est de la triche ». Pour eux, dans leur cas d'éthique à eux, je vais vous avouer que je suis assez, pour avoir fait de la chasse fine, je suis quand même d'accord avec eux, c'est eux, ils s'imposent de la chasse fine, c'est vraiment beaucoup plus dur de les récolter en chasse fine qu'en chasser à l'appât, ce n'est pas du tout la même chose. Donc c'est ça qui est intéressant, c'est d'avoir ces discussions-là aussi, de rester ouvert, de se faire *challenger*, puis ouais, de se *challenger* aussi son propre système.

JD : C'est à chacun de définir où se place l'éthique ou non, hein ? Où se place la limite.

OL : Exact, exact.

JD : On l'a évoqué avant, mais dans *Cariacou* donc comme on l'a dit en début d'entretien, c'est un manuel, et tu proposes ce que tu appelles des « trucs de chasse ». Le truc de chasse que j'ai trouvé très intéressant, il y en a une dizaine il me semble, une dizaine de trucs de chasse. Et tu arrives à la fin de ton ouvrage, tu reviens sur cette idée des trucs de chasse, puis tu dis : « Pour avoir l'opportunité de croiser un gros buck, ça va prendre plus que des trucs de chasse niaisés dans un recueil de poèmes ». Est-ce que tu crois au truc de chasse que tu nous livres dans *Cariacou* ? Est-ce que selon toi on peut suivre ça ? On peut prendre ces trucs de chasse, ça nous rapproche de la prise ?

OL : Ah, ça ne vous éloignera pas.

JD : Ça ne vous éloignera pas. *[rires]*

OL : Ça ne vous éloignera pas, mais ça va prendre plus que ça. *[rires]*

JD : Donc on ne peut pas tout faire juste avec un livre ?

OL : Non, pas tout à fait.

JD : Est-ce que ça veut dire qu'il y a nécessairement une formation qui doit passer par la pratique dans la chasse ? Est-ce que la théorie, c'est impossible de faire tout par la théorie ?

OL : Ben je pense que j'en parle un petit peu dans le livre, mais entre autres, tirer des flèches. Si vous allez à la chasse à l'arc. La rigueur que ça prend. C'est vraiment exceptionnel. Les bons tireurs de flèches tirent des milliers de flèches par année, à l'arc. À l'arbalète, c'est complètement autre chose, à l'arbalète c'est comme à la carabine. Mais dans tous les cas, il faut ajuster son arme, ça prend une

approche pratique. Puis tirer quand t'es dans un arbre, dans un *tree stand* versus tirer au chanter, ce n'est pas la même expérience. Donc oui, nécessairement, ça prend une approche plus pratique. Comprendre le vent, j'en parle dans le livre, mais son odeur, comment l'odeur se déplace dans la forêt. Dans le livre il y a, je ne sais pas, je ne l'ai jamais évalué, mais peut-être 60% de ce qu'on a besoin de savoir ?

JD : Ouais, peut-être 60%.

OL : Le reste, il faut aller dans les bois.

JD : Excellent donc si t'en écris un deuxième, oh non, ça ne marchera pas. *[rires]* Pour le reste, il faut aller sur le terrain. Excellent. Alors, on a un peu évoqué cette idée-là, mais il y a la chasse, il y a l'histoire qu'on en raconte après ça, mais il y a aussi un rouage essentiel dans la pratique de la chasse, c'est également juste après la capture, c'est la transformation de la bête qui va devenir viande, qui va devenir un produit alimentaire et sauf quand la balle, à vrai dire, ne va pas tuer mais ne va faire que blesser la bête. Et tu dis que dans ces cas-là, le chasseur ou la chasseuse aura transformé un être vivant en carcasse sans pouvoir lui rendre hommage. Est-ce qu'il y a une responsabilité selon toi du chasseur face à l'animal, de tuer mais de tuer aussi le plus rapidement possible, c'est à dire sans faire souffrir ?

OL : Ouais, ouais. 100%. Puis même, t'sais tantôt, en fait, je disais ça couvre peut-être 60% de ce qu'on a besoin de savoir mais ce n'est pas seulement les 12 ou 13 trucs de chasse qui couvrent ça, mais il y a la récolte, l'éviscération, ce qu'on vit dans ces moments-là, puis l'éthique. Ne pas faire souffrir la bête ou la faire souffrir le moins possible. C'est vraiment important pour moi, tu sais. C'est vraiment important pour plusieurs chasseurs. Puis en ce sens, la chasse permet une mise à la mort qui est vraiment très éthique quand les tirs sont précis, quand les armes sont choisies en fonction des distances, quand le calibre d'armes sont choisies en fonction de la grosseur de la bête. Il y a un moyen d'offrir une mort qui est très rapide. Le chevreuil dans son environnement, il n'est pas stressé, ou le chevreuil ou l'animal convoité, ça permet d'avoir une récolte ou une mise à la mort qui est selon moi quand même très éthique. Quand le tir est précis, quand l'arme est le bon calibre, quand... il y a plusieurs facteurs à prendre en considération, mais dans des conditions optimales, les animaux ne souffrent pas, ils ne souffrent pas longtemps. Ils ne se rendent pas compte de ce qui se passe.

JD : Est-ce que ça se situe aussi, la différence entre le chasseur et le braconnier? C'est celui qui accepte ou qui refuse complètement la souffrance animale ?

OL : Il y a clairement une différence au niveau de l'implication émotionnelle qui y a derrière prendre la vie d'un animal. L'intention ne serait-ce que l'intention de ne pas le faire souffrir. Il y a certaines personnes que j'ai côtoyées, que j'ai connues par la chasse... À la limite en fait, l'autre opposé, ce serait une espèce de sadisme, tu sais ? Ou un plaisir à faire souffrir ou à voir souffrir. Ça aussi j'ai déjà vu ça. J'en parle, entre autres, dans le texte « Nemrod », de faire un piège à pattes à un ours, pis que l'ours va souffrir jusqu'à mourir de faim. Ça pour moi, c'est une aberration. Donc là, c'est l'autre extrême. Là ce n'est même pas d'offrir une mort éthique, c'est de volontairement faire souffrir l'animal. Donc surtout ce spectre. Avoir la volonté de ne pas faire souffrir, je pense que ça devrait être la base de l'éthique du chasseur.

JD : Oui.

OL : Après, il peut avoir maladresse, c'est possible de manquer un tir.

JD : Évidemment. Même avec toutes les précautions.

OL : Même avec toutes les précautions.

JD : Et tu racontes pour revenir sur cette question de l'éviscération qu'on évoquait à l'instant, tu racontes une scène assez marquante, c'est celle de l'éviscération d'une ours le dernier jour de chasse il me semble. Tu parles bien évidemment des détails techniques sur la découpe en elle-même, mais surtout, moi ce qui m'a marqué c'est que tu parles aussi du corps de la bête, mais du corps du narrateur à ce moment-là, et le corps du narrateur qui va se mélanger peu à peu à celui de l'ours, et à ce moment-là en quelque sorte, c'est le narrateur qui finit par découper son propre corps. Je cite le texte : « je suis ma propre viande et la viande des autres, des chasseurs et des bêtes, et le sang colle sur les mains qui portent le couteau qui détache la peau de mon corps. Je suis le chasseur et la proie, le meurtrier et la victime ». Est-ce que la chasse, selon toi, et peut-être même encore plus cette découpe, cette éviscération, est-ce que ça permet de réfléchir à sa propre mortalité ou de se rendre compte justement de notre propre vulnérabilité quand on tue, quand on met à mort l'animal et quand on le découpe ?

OL : Mais il y a une notion, particulièrement dans ce texte, une notion de la souffrance qui dépassait largement la souffrance qui est exprimée dans le livre, qui est une souffrance qui est peut-être davantage liée à une espèce de dépression saisonnière, une dépression très légère. La souffrance humaine de ce moment-là qui est peut-être un peu plus difficile. Puis quand on met ça, on juxtapose ça à l'ours, mais c'est la maman ours et ses petits qui sont là aussi. Puis ce texte là pour moi ce moment-là dans l'histoire était tellement fort que je ne savais pas en fait comment le faire, puis c'est pour ça que j'ai été vers une fin qui est un peu plus surréaliste hein, où est-ce que le chasseur, découpe sa propre peau. Puis finalement tout ça est mêlé. Puis c'est la souffrance au final, avec un grand S, pour moi, c'est la souffrance. Pis il y a la notion des petits. Donc par la chasse, j'ai pu écrire un texte qui représente à mes yeux à moi le plus la souffrance depuis cette action-là de dépiauter, on pense à scalper. Puis j'avais besoin d'aller là pour que ce texte-là soit complet. Puis ça m'a pris le surréalisme pour qu'on puisse comprendre, saisir vraiment toute l'ampleur du dilemme éthique que le narrateur vivait dans ce moment-là en fait, où il y a une récolte qui n'était vraiment pas éthique, d'une femelle ours dans le corps d'une chasse à l'original. Donc ça l'a pris ça, pour parler de la souffrance.

JD : On l'a évoqué un petit peu avant, on a parlé de la consommation de viande, et tu dénonces un petit peu cette consommation de viande en dehors de la chasse, c'est à dire notamment dans les supermarchés. Tu dis « c'est dur dans ce temps-là de résister à un paquet de steak haché à 5 piastres la livre au maxi ». Est-ce que pour toi, consommer la viande qu'on a chassée, est-ce que pour toi c'est une pratique que tu considères éthique, mais plus éthique qu'une autre forme de consommation de viande ou des autres formes de consommation de viande qu'on peut avoir dans notre mode de vie.

OL : Mais si on oriente la question comme ça, clairement, la consommation de viande sauvage chassée, c'est la plus éthique. Parce que, comme je l'ai dit plutôt surtout dans l'optique où on garde la volonté sincère de faire souffrir le moins possible l'animal, l'animal est récolté dans son environnement, dans un environnement sauvage. C'est un animal qui a eu une belle vie, je veux dire. Cette consommation de viande, selon moi, est la plus éthique. C'est même plus éthique que du

bœuf *grass-fed* en liberté parce qu'il y a quand même des clôtures, c'est ce bœuf qui est quand même confiné. Puis sa mise à mort est un événement qui est quand même plus stressant que celui qui va, qui se fait surprendre par une munition. Ceci étant dit, la réflexion qui m'a longtemps habité, puis qui m'habite encore, tu sais, après avoir publié ce livre, mais j'en parle aussi, c'est si on compare au végétarisme. Si on compare la consommation de viande à pas de consommation de viande, mais il y a aussi moyen d'avoir des arguments qui sont très plausibles. Consommer de la viande, c'est plus éthique que d'être végétarien, ça dépend toujours. On parlait de capitalisme tantôt, ça dépend de comment on le fait. Tu sais, ça dépend de comment tu es végétarien. Si les végétariens, c'est un type de végétarien qui ne fait que manger des noix qui viennent du Brésil, puis des avocats, puis qui ne marchent pas, qui n'est pas abonné à des paniers bio d'ici, puis qui mangent des légumes du Québec à l'année. Je veux dire, on peut vraiment se questionner sur l'implication morale, puis l'implication aussi environnementale. Donc il faut le voir de ces différents points de vue. Mais pour consommer de la viande, nécessairement la viande la plus éthique c'est la viande qui est chassée. J'aurais de la misère à avoir un autre argument qui me montrerait une autre direction.

JD : Ouais. Toujours, tout dépend, comme tu le dis, même dans le végétarisme, tout dépend comment on fait ça, ça reste toujours, absolument... Puis là aussi, c'est vrai que le végétarisme, là encore, les circuits capitalistes ont complètement avalé le végétarisme et l'ont complètement digéré. C'est très, très difficile de manger végétarien sans, justement, tu l'as dit, sans rentrer dans le circuit du capitalisme. Et puis manger des noix, manger des avocats qui viennent de Californie et cetera, qui utilisent toute l'eau qui est là-bas, donc très difficile de sortir...

OL : Donc pour être transformé aussi, tu sais? Ce n'est pas...

JD : Ce n'est pas aussi simple que ça. T'as évoqué juste avant la figure biblique de Nemrod, qui est le fils de Noé, et qui est censé être cette grande allégorie du chasseur. Alors, je lis ta description : « il était musclé, virile et agile, et il avait la mâchoire carrée, des mains larges et fortes, des doigts gros comme des branches d'aulne. Il était courageux et fort et savait capturer et tuer n'importe quel animal de n'importe quel règne ». Donc on a cette grande figure biblique de Nemrod, le chasseur, l'allégorie du grand chasseur. Et à l'inverse, tu joues aussi avec les stéréotypes du chasseur moderne, notamment à un moment où tu racontes que voilà, il s'en va chasser en titubant au milieu de la forêt. Tu joues avec ces deux figures. Comment est-ce qu'on fait pour passer d'une figure à l'autre ? Dans l'imaginaire collectif, comment est-ce qu'on fait pour réconcilier en quelque sorte ces deux figures, ces deux extrêmes de la représentation du chasseur ?

OL : Je pense que même dans le livre, je vais explorer aussi d'autres stéréotypes. C'est le chasseur, oui, celui qui titube, mais aussi celui qui justement très, très engagé dans son éthique, puis dans son approche anticapitaliste de la chasse, puis au final, ma question c'est est-ce qu'on doit réconcilier ces images ou juste accepter que finalement s'il y a autant de stéréotypes d'une même figure, peut-être que cette figure est multiple ? C'est plus cette approche-là que je prône. C'est ça la beauté de la littérature. C'est pour moi, c'est ça qui est grandiose. La littérature, c'est les nuances que ça peut apporter. Ouais puis le fait que justement... Le piège était bien tendu pour moi, décrire un texte de chasse de tomber dans ces stéréotypes, c'est là-dedans que je ne voulais pas tomber. D'où la multiplicité des figures du chasseur qui pour moi étaient vraiment importantes. Et puis pour finalement dire « est-ce que ce livre permet un peu de déconstruire ça justement ce stéréotype par pas tenter de réconcilier ces deux images. Juste de comprendre que c'est multiple. Tu sais au final

en fait ce n'est peut-être pas la même chose, justement réconcilier ces deux images c'est aussi d'accepter que ces deux images-là soient multiples.

JD : Oui, et on parle de ces deux figures du chasseur. On parle aussi d'une autre catégorie de chasseurs que tu décris de la manière suivante : « c'est des chasseurs qui attendent leur gibier en lisant des essais féministes et en se convainquant qu'ils ne participent pas à la destruction du monde parce qu'ils mangent de la viande sauvage. Ils sont différents parce qu'ils consomment local, parce qu'ils font semblant de savoir apprécier l'art expérimental et le jazz et la danse, et qu'ils pensent avoir formulé une critique intelligente du dernier film de Wes Anderson. » Est-ce qu'il y a une certaine prétention selon toi ou une certaine hypocrisie peut-être de la part d'une partie des chasseurs qui se prétend peut-être plus avoir une pratique plus éthique et écologique que les autres.

OL : C'est le clin d'œil le plus autodérisoire du livre.

JD : Est-ce que tu pensais à toi quand t'as écrit la description ?

OL : Moi-même, j'ai essayé de voir comment je pourrais le plus possible rire de moi. Comme chasseur, tu sais déjà d'écrire des poèmes dans le bois avec les pouces gelés, sur son téléphone cellulaire, c'est déjà comme je ris de moi en masse, mais là je disais « ben, quelle partie de moi je pourrais vraiment le plus titiller, puis il y a vraiment, puis l'extrait même commence un peu plus tôt, je parle d'aller à la chasse avec son vieux char. Je me revendique de ça. J'ai un vieux char, donc je suis nécessairement anticapitaliste, mais il ne faut pas se prendre au sérieux. Donc est-ce que je me moque de ça ? Oui. Puis est-ce qu'il y a des gens qui se revendiquent de ça, qui disent justement c'est plus éthique ou c'est anticapitaliste. Prenons-nous pas trop au sérieux dans tout ça, ça reste une activité qui est là pour peut-être échapper au quotidien. Puis c'est la seule chose qui serait louable en fait dans tout ça, tu sais se retrouver dans le bois, échapper à ce monde qui peut nous opprimer. Puis c'est en plus on peut en faire une expérience de création. Ben c'est ce qui est le plus merveilleux pour tout le monde.

JD : Oui. Est-ce que selon toi les chasseurs, ou peut-être la majorité des chasseurs sont écologistes ?

OL : Non. Non, non, non. Non. Les messieurs qui vont chasser dans le Nord avec deux quatre-roues, puis un *side-by-side*, puis qui toutes *run* au gaz. Ce n'est même pas un enjeu pour eux, en fait. Ça ne fait pas partie des réflexions qu'ils ont, non, non. Je ne pense pas que qu'ils se revendiquent d'une quelconque forme d'écologisme.

JD : On est complètement situé à l'opposé, selon toi ?

OL : Peut-être pas complètement à l'opposé, mais peut-être dans une certaine forme d'ignorance. Ce n'est pas comme volontairement détruire la planète, mais c'est juste que « je pratique mon activité » mais il n'y a pas d'intention écologiste ou écologique.

JD : On a évoqué juste avant la question de la mort, la question de se confronter à sa propre mortalité, et tu dis que quand tu meurs, quand tu mourras, on espère le plus longtemps possible, tu dis que sur ta dépouille, tu voudrais que soit planté 1000 pommiers et que les chevreuils se nourrissent de toi de génération en génération. Est-ce que la chasse ou la pratique de la chasse, ta pratique de la chasse te permet de te rendre compte peut-être plus de la cyclicité de la vie sur terre, du fait qu'on

fait tous partie en quelque sorte de ce cycle de transformation. Est-ce que ça t'a rapproché de cette idée-là ?

OL : Ben oui. Là, on tombe dans un aspect qui est peut-être un peu plus spirituel, puis qui peut-être un peu plus proche de moi. On se détache du narrateur, c'est moi qui écris. Il y a ce cycle, le cycle de la vie, que ce soit moi de mon vivant qui nourrisse volontairement, activement, les chevreuils, je leur donne des pommes, puis après ça je les récolte puis je me nourris d'eux. Ben que le contraire arrive à ma mort. Je trouve que c'est juste une image un peu un peu exagérée de comment je peux leur redonner, mais au final, est-ce que je peux vraiment leur redonner ? Je ne le sais pas, mais j'avais besoin d'écrire ça pour m'imaginer cette scène-là. Où est-ce que je redonnais ? Dans une approche peut-être un peu plus holistique.

JD : Tout à fait. Alors, dans le texte, on en a un peu parlé avant quand on a évoqué le XIX^e siècle étatsunien. Mais tu parles aussi des effets de la colonisation sur les pratiques de chasse en Amérique du Nord et notamment sur les populations animales. Sur les espèces. On le sait bien évidemment, les bisons, c'est toujours l'image qui revient fréquemment, mais il y a aussi tu évoques les tourtes voyageuses, par exemple. Et tu dis que bien évidemment, au début de la colonisation, on s'imaginait, on avait presque cette idée que les populations, les espèces animales étaient infinies, étaient illimitées. Donc on ne pensait bien évidemment pas à ces questions de maintenir les populations animales, et cetera, et tu poses une question rhétorique au milieu de ton texte : quand on y pense, a-t-on vraiment évolué depuis ça ? Je te retourne la question : est-ce qu'on a vraiment évolué ?

OL : C'est fascinant de lire les textes de cette époque-là. On parle de la fin des années 1800, où les envolées de tourtes voyageuses noircissaient le ciel sur des kilomètres pendant des demi-journées. C'était des migrations immenses, puis à ce moment-là, légitimement, on se disait, on ne viendra jamais à bout de tout ça. Il y en a infiniment. Tu sais, c'est ça notre perception de l'infini. Ouais, puis l'infini t'en enlève un peu à l'infini, ça reste l'infini. Est-ce qu'on a encore cette perception-là aujourd'hui des ressources de la planète ? Absolument. Donc oui, c'est une question rhétorique, la poser c'est un peu y répondre, est-ce qu'on a vraiment évolué ? Non tu sais, on a encore cette impression, il y a la date, tu sais du jour où on a épuisé les ressources renouvelables que la terre est capable de générer, qui se rapproche de plus de plus chaque année. Dangereusement qui se rapproche. On épuise les ressources je veux dire à chaque jour, à la limite, tu sais-je veux dire, c'est vers là qu'on tend puis on ne voit pas, je ne vois pas la fin de ça en fait. Donc on se pense plus évolué que les colonisateurs qui ont finalement dissipé complètement des populations d'oiseaux qu'ils croyaient infinies. Mais on fait la même chose. On n'est pas au-dessus de ça. Pas du tout.

JD : Ouais, ça va être très difficile d'inverser cette tendance-là.

OL : Si on n'arrête pas ça, on ne prend pas le temps de s'observer, puis au final... Tu sais, je lève un peu mon chapeau aussi dans ce texte à l'approche de Theodore Roosevelt, qui à l'époque quand même, a fait changer les choses, c'est gigantesque ce qui a réussi à faire, puis en allant toucher à des fibres, j'allais dire nationalistes mais pas nationalistes, mais plus des fibres fondamentales de l'identité américaine de l'époque. Il a utilisé ça comme levier pour engager la population à respecter l'environnement. C'est fascinant avec tout ce qu'il a réussi à faire. C'est qui le prochain grand penseur qui va réussir à faire changer le vent, tu sais. Ils ont les réflexions mais ils ne réussissent pas à mobiliser encore. Il faut trouver cette personne. J'ai confiance.

JD : Le vent du capitalisme souffle très, très fort, de l'autre côté. Donc c'est souvent ça les deux tensions malheureusement. J'arrive vers mes dernières questions. Je sais que je t'en ai déjà demandé beaucoup, mais dans les dernières pages de *Cariacou*, dans ton manuel, tu remets en question la finalité même de la chasse, c'est à dire qu'est-ce que c'est au final l'objectif, le vrai objectif derrière la chasse. Et tu dis : « je suis ici pour les peut-être, pour les bruits de branches qui craquent pour les palpitations cardiaques et les montées d'adrénaline ». Comme si en quelque sorte le vrai intérêt de la chasse pour toi et peut-être pour ton narrateur, pour toi et peut-être pour d'autres personnes encore. Comme si l'intérêt de la chasse ça résidait dans la traque de la bête et non pas dans la capture. Est-ce que revenir bredouille, c'est-à-dire, revenir sans prise, est-ce que c'est toujours la chasse ?

OL : Oui, oui, absolument. La chasse, c'est la possibilité de récolte. La récolte, on le disait plutôt, la récolte c'est rien dans la chasse, on est là pour les peut-être pour les branches qui craquent, tu sais. Puis, à la limite, on est là aussi pour s'échapper. Donc c'est ça la chasse pour moi à mes yeux à moi. Puis je veux pas non plus en faire une définition. Je réalise, je parle beaucoup de, je parle de façon très affirmative, mais je veux dire c'est, je ramène toujours ça à moi. Ma pratique de la chasse, c'est ça. Je suis là pour la possibilité de... si je n'étais pas là pour ça, je sais, j'aurais aucun intérêt à y aller. Je ne sais pas comment je garderais la motivation à y aller donc j'y vais pour les peut-être.

JD : C'est vrai que c'est difficile à définir « qu'est-ce qu'est ce qui fait la chasse » ? C'est une question qui est vraiment extrêmement complexe de savoir quelles sont les étapes, qu'est-ce que c'est le minimum, le squelette qui fait la chasse. C'est une question extrêmement complexe et j'ai des réponses qui sont très, très différentes d'un auteur à l'autre, donc très intéressant de t'entendre. On a beaucoup parlé du côté très terre à terre, la pratique de la chasse du côté le plus pragmatique possible. Mais dans *Cariacou*, comme tu l'as dit, c'est un manuel de chasse à l'usage des poètes. Donc il y a tout un côté qui est la poésie, qui est la littérature, qui est la création comme tu l'as dit. Et donc dans *Cariacou*, tu cites Hector de Saint-Denys Garneau, tu cites Gaston Miron, mais encore beaucoup d'autres, et bien évidemment tu fais la part belle à la poésie là-dedans. La poésie et la chasse, on pourrait croire quand on les regarde que c'est deux pratiques qui sont antinomiques, qui sont complètement incompatibles, comment tu les conçois ?

OL : C'est intéressant aussi qu'on dise ça. Parce que si on recule de pas si loin que ça dans l'histoire de la littérature, la nature, la chasse, être en forêt, puis la poésie, c'était la même chose. La poésie lyrique, c'était essentiellement ça. C'est d'utiliser des images de la nature pour faire un miroir aux émotions humaines ou donc ça l'a toujours été très proche. Donc ce n'est que dans l'histoire assez récente que là on s'imaginer la chasse puis la poésie comme étant des choses qui sont loin l'une de l'autre. Pourtant pour moi c'est des choses qui vont vraiment main dans la main. Je n'apprécie pas particulièrement la poésie lyrique, mais je veux dire, à l'époque, ça fonctionnait, c'est juste j'ai un type de poésie qui est peut-être un peu plus adapté au langage contemporain, aux formes contemporaines de la poésie. Mais ça reste essentiellement la même chose. Tu sais ?

JD : Est-ce que t'irais à la chasse sans écrire ? Est-ce que tu l'as déjà fait ?

OL : Oui, je l'ai déjà fait, mais très rapidement. Tu sais, l'écriture et puis là ça va plus dans mes pratiques d'écriture... Ouais mais comme je l'ai dit plus tôt, j'ai un autre métier à temps plein. Je ne consacre pas ma vie à l'écriture, donc j'ai pris l'habitude que l'écriture comble mes temps libres. Ouais, donc j'ai vraiment de la misère à figurer que je puisse faire autre autres choses qu'écrire. En

tout cas, la chasse aussi en ce sens pourrait, pour compléter ma réponse de tantôt, pourrait être un contexte aussi pour écrire, tu sais, ça l'a été.

JD : C'est presque une excuse, alors parfois tu vas à la chasse pour pouvoir écrire, créer du temps pour pouvoir écrire. C'est une bonne façon de le voir.

OL : Ouais, mais s'offrir du temps, ce qui est le plus difficile là, de en essayant dans le chemin, dans le monde dans lequel on vit, s'offrir du temps, c'est quand même un privilège de pouvoir le faire puis d'écrire, c'est vraiment difficile, ça devient un acte qui est vraiment difficile. Puis en ce sens, je trouve que ça relève un peu de la résistance aussi, de résister à juste complètement rentrer dans le moule puis ne pas avoir de temps pour soi. Écrire, c'est aussi s'offrir le temps, comme aller à la chasse.

JD : Refuser la productivité constante en quelque sorte. J'ai une dernière question pour toi, est-ce que la chasse va revenir plus tard dans d'autres écrits, est-ce que t'as déjà pensé à ça ?

OL : La chasse va très certainement là dans le prochain, la chasse va être encore là, mais ça ne sera pas l'élément central. Ouais, comme dans ce livre je parle de pêche un petit peu dans ce livre. Je parle de truites, c'est des images qui reviennent. Je parle de nature. Dans le prochain, la chasse va être là mais ne va pas être centrale. Je pense que ça va toujours faire partie parce que ça fait partie de ce que je suis en fait. Pas juste la chasse, mais la nature, puis la proximité des bêtes sauvages. C'est quelque chose que je trouve excessivement inspirant. C'est une source pour moi d'inspiration, mais aussi je trouve que la symbolique est tellement forte. Justement de faire cette espèce de posture/contre-posture entre le chasseur prédateur qui devient la proie, se nourrir de versus nourrir, ces images, puis d'avoir le choix sur la vie aussi, ça permet tellement de réflexions profondes sur la vie et la mort. J'ai parlé un petit peu tantôt de la spiritualité, mais où nos approches de la vie je trouve qu'ils ont été, particulièrement au Québec... Je ne connais surtout notre histoire mais le christianisme a été tellement présent, tellement fort, on s'en est détaché en sortant de la Grande Noirceur, tu sais, la Révolution tranquille nous a permis de nous détacher du catholicisme, mais ça nous a laissé quand même dans un grand vide, dans une grande place à interprétation, puis beaucoup de questions auxquelles on n'a pas de réponse. Puis beaucoup d'interprétations qui sont intéressantes. Puis je trouve que la chasse et la nature est une partie de la réponse. Dans ce sens-là, ça va rester.

JD : En tout cas, on a bien hâte de lire ton prochain. Est-ce qu'on a déjà un format, on vers le roman, ou un manuel ?

OL : Ça va rester dans la forme, dans cette formalité hybride, parce que comme je le disais plutôt, c'est vraiment ce qui me ressemble le plus, c'est ce qui est le plus authentique pour moi. C'est comme ça que je pense, c'est comme ça que je réfléchis. Parfois c'est en prose, parfois c'est en vers, parfois c'est dans du récit, parfois c'est dans des éléments plus historiques. J'ai besoin de ça, vraiment, c'est ce qui me nourrit le plus. Puis j'écris d'abord pour moi, sinon je ne le ferais pas. Fait que je vais rester dans cette forme-là. Mais oui, j'aimerais qu'à l'automne 2025, on ait un autre livre.

JD : Excellent, ben écoute, on a bien hâte de te lire.

OL : Merci beaucoup.

JD : Merci beaucoup d'avoir répondu à nos questions.

OL : Merci pour l'entretien.